

Le QUESTIONNEMENT PHILOSOPHIQUE A L'ECOLE

PPLEJE Strasbourg - 23 janvier 2008

MICHEL PIQUEMAL, directeur de collection, Albin Michel jeunesse ;

OSCAR BRENIFIER, auteur ;

FRANÇOISE WERCKMANN, enseignante ;

RENE EGGENSCHWILLER, philosophe.

Animation : KARINE PAPILLAUD, journaliste

KARINE PAPILLAUD : Ce qui nous amène ici, c'est le questionnement philosophique à l'école. Première question : pour qui, à partir de quel âge et comment ? Oscar Brenifier, voulez-vous nous situer la question pour que tout le monde parte sur les mêmes bases ?

OSCAR BRENIFIER : Je vais prendre une des questions que vous avez posées au hasard, à partir de quel âge ? Je fais beaucoup de formations d'enseignants, par exemple les enseignants du primaire en cycle 3, ceux-ci ayant à mener une discussion d'une demi-heure toutes les semaines. Comme ils ne savent pas toujours quoi en faire, je leur explique que l'on peut mener un atelier philosophie. Et là, ils me demandent souvent : « À partir de quel âge peut-on commencer ? » Je leur réponds en général : « À votre âge. » Mais ils me répondent souvent : « Vous ne répondez pas à notre question. » Je leur dis : « Réfléchissez deux fois et vous verrez que j'ai répondu à votre question. » En effet, l'obstacle n'est pas l'âge de l'enfant, en général c'est l'âge de l'adulte. Je comparerais la philosophie à deux autres types de pratique, la gymnastique et l'art plastique. On ne fait pas découvrir à un enfant qu'il bouge, on ne fait pas découvrir à un enfant un sentiment esthétique, l'enfant l'a rencontré soit en courant pour la gymnastique et l'a rencontré en écoutant de la musique ou sa maman chanter, pour le sentiment esthétique. Il ne s'agit pas de dire « à partir de quel âge », mais plutôt « que peut-on faire ? ». Je n'ai pas encore essayé la philo intra-utérine... mais en gros, s'il y a un être en face de nous, il y a une dimension philosophique.

KARINE PAPILLAUD : C'est-à-dire que ce n'est pas l'enseignement de la philosophie mais l'enseignement à un questionnement, à un mode d'élaboration de la pensée.

RENE EGGENSCHWILLER : Est-ce qu'un questionnement devient immédiatement philosophique ou à partir de quand un questionnement se comprend lui-même

comme philosophique, je crois que ce n'est pas exactement la même chose. Les enfants, par nature, posent des questions, parfois même des questions compliquées, dérangementes. Est-ce que c'est automatiquement de la philosophie parce qu'on pose une question ou bien ce qui instaure la philosophie est-il autre chose ?

KARINE PAPILLAUD : Michel Piquemal, cela vous inspire quoi ?

MICHEL PIQUEMAL : Moi, j'essaie de ne pas être trop ambitieux, je ne parle pas tellement de philosophie, je parle plutôt d'un éveil à la pensée raisonnée, c'est-à-dire de faire réfléchir les enfants, de leur faire prendre conscience de la complexité des choses et du monde dans lequel on vit, de la pensée, de leur faire se rendre compte que derrière une notion qui paraît simple comme la liberté, il y a une multitude de façons de la voir et on peut en discuter ensemble. Si l'on met nos cerveaux en commun au cours d'un débat raisonné, on se rend compte que l'on avance et que la pensée de l'un fait avancer la pensée de l'autre, on arrive à des choses intéressantes.

Je me fiche un peu du terme de philosophie, c'est un terme qui fait mode, très vendeur. Certains parents sont heureux de pouvoir dire que leur enfant fait de la philo en maternelle, je l'entends et ça m'agace un peu. On a toujours fait réfléchir les enfants. Je ne veux pas que l'on mette une étiquette sur les choses. Ce qui m'importe, c'est de les faire parler, de les faire penser ainsi que les adultes car je me rends compte, avec le succès des débats philo, des cafés philo, qu'il y a eu une confiscation de la parole, de la pensée, par les médias, par les gens qui pensent pour nous et donc, il est important de s'entendre penser, de se dire que ce n'est pas *Télérama* qui pense à ma place ou le journaliste de TF1, c'est « moi je » qui pense. Ce qui m'intéresse quand je fais des débats avec des enfants dans des classes, c'est de les voir se rendre compte qu'ils ont une pensée, car ils n'ont pas toujours conscience qu'ils peuvent réfléchir et qu'ils peuvent trouver des choses très intéressantes : « Ce qu'a dit le copain dans le débat, c'est intéressant, il n'est pas d'accord avec moi mais ça m'interpelle. » J'en fais dans des classes de cycle 2 et 3, je sais qu'Oscar en fait même en maternelle.

KARINE PAPILLAUD : Oscar, vous faites quelle différence entre les classes de cycle 2 et 3 et la maternelle ?

OSCAR BRENIFIER : Je travaille, entre parenthèses, aussi bien avec des maternelles que des retraités. À travers les différences d'âge, il n'y a pas de différence substantielle. La seule différence, c'est le degré d'abstraction et d'explicitation des problématiques mais fondamentalement, c'est toujours la même chose. Chacun peut avoir sa vision des compétences philosophiques mais la mienne s'ancre sur trois points :

Premièrement, c'est la capacité d'approfondir, en produisant des arguments, en analysant, en interprétant, en synthétisant, en donnant des exemples, des choses que tout le monde sait faire.

Deuxièmement, en problématisant, j'utilise un postulat hégélien : « Toute affirmation pose problème par définition. » Si quelqu'un dit « c'est comme ça, pas autrement », il n'y a plus de problème, mais il y a toujours un problème, et ça, l'enfant peut le comprendre.

Et troisièmement, en produisant des concepts. Je vous donne un exemple concret. Comment apprend-on la logique à 3 ans ? C'est très simple. Vous leur amenez 2 peluches et vous leur demandez : « Vous préférez celle de gauche ou celle de droite ? » Vous les faites voter, et comme les enfants de 3 ans aiment bien lever la main, ils lèvent la main à chaque fois. Alors je leur dis qu'il y a 23 élèves dans la classe mais qu'il y a eu 45 votes, donc ils voient qu'il y a un problème. Ils vont donc apprendre à choisir. En logique, on apprend le principe d'exclusion : si on dit A on ne dit pas B, et inversement. L'exigence est la même que pour l'adulte qui devra choisir entre 2 hypothèses. La différence, c'est la complexité des deux propositions. Fondamentalement, pour moi, il n'y a aucune différence substantielle.

MICHEL PIQUEMAL : Je pense comme Oscar qu'il n'y a pas de philo si l'on n'argumente pas, si l'on n'analyse pas et c'est pour cela qu'avec les maternelles, c'est plus difficile de les pousser à argumenter. Un enfant de maternelle, quand on lui demande de préciser sa pensée, il fond en larmes et ça s'arrête là. Avec des cycles 2 ou 3, on peut effectivement leur demander d'argumenter, on peut donner des rôles également, celui du distributeur de parole, celui de résumer ce qu'il s'est dit, en maternelle cela me paraît difficile de résumer la pensée.

OSCAR BRENIFIER : Je reprends mon exemple des 2 peluches : « Laquelle tu préfères ? » Je préfère celle-là parce que son poil est doux, etc. Il va devoir distinguer un critère qui permet de dire « ceci est ceci et n'est pas cela », donc l'argument peut être simple.

KARINE PAPILLAUD : Françoise Werckmann, vous allez nous parler de méthode : cela peut s'appeler le débat réglé et cela obéit à un certain protocole. Pouvez-vous nous expliquer comment vous structurez le débat philosophique en classe ?

FRANÇOISE WERCKMANN : Le débat philosophique ou le débat réglé, ou à visée citoyenne, permet d'apprendre à s'exprimer, à prendre des décisions, et ceci dès la maternelle. Nous utilisons des protocoles, et *a minima*, on peut les utiliser en maternelle. C'est tout simple, vous allez sans doute sourire, mais à des enfants de maternelle supérieure, on propose d'abord un sujet qui les touche directement, quelque chose qui s'est passé dans la cour de récréation, un petit par exemple, qui

a tapé des pieds dans une flaque d'eau et qui, volontairement ou non, a sali un camarade, ou un petit qui a tiré la langue à la maîtresse, ou bien encore on prend un livre de jeunesse et on part d'une image très attractive que les petits de 5 ans ont particulièrement appréciée. Et donc, on va partir de cette question vive, d'actualité, et sans leur demander « d'argumenter », ni de débattre (ils ne connaissent pas le mot), on va leur demander d'en parler, cela va tourner autour de la parole. On va en parler un certain temps, se mettre en rond avec une petite organisation par le biais du bâton de parole ; donc parlera l'enfant qui tient le bâton, et là, il va dire ce qu'il pense de la scène qui s'est passée ce matin. Cela ne va pas durer longtemps, 10 minutes, un quart d'heure, la modération va se faire par la maîtresse parce qu'ils ne sont pas capables de se modérer eux-mêmes. Ensuite, il y aura une petite conclusion, donc c'est vraiment un minimum, ce n'est pas quelque chose d'hyper intellectuel, mais c'est un moyen de rentrer dans le monde de la parole de façon organisée.

Avec des plus grands, de cycles 2 ou 3, on va l'organiser de façon beaucoup plus élaborée. Il y aura un synthétiseur, un secrétaire, un président, la salle sera divisée en deux, des observateurs et des débatteurs. Il y aura une préparation en amont et en aval. C'est donc une organisation extrêmement réglée et précise, sur le fond, le thème qui est préparé, et ce n'est pas l'adulte qui va intervenir, c'est le président de séance lui-même. C'est pour cela que certains professeurs sont réservés sur cette méthodologie. Sur la forme, les enfants doivent apprendre à parler, à argumenter, mais aussi à se tenir, à faire attention à la façon avec laquelle ils prennent la parole. Derrière tout cela, il y a de la formation sur le fond et la forme, toute une progression tout au long de la scolarité.

KARINE PAPILLAUD : Ça, c'est la théorie. En pratique, est-ce que c'est aussi calme, pondéré et ordonné que ce que vous le décrivez ?

FRANÇOISE WERCKMANN : La pratique, je l'ai vue à l'école Vauban pendant 3 ans, je l'ai vue aussi à la journée de la philosophie à l'Unesco, où beaucoup d'enseignants français étaient réunis. On a pu y voir énormément de débats réglés. Pourquoi est-ce est calme et comme je vous le décris ? C'est parce qu'ils sont en autonomie contrainte, c'est nouveau pour eux, la classe est organisée différemment, les tables sont poussées, ils doivent se prendre en charge, ils sont même un peu timorés, ils ont souvent tendance à répéter la même chose, ils sont intimidés. Puis ils prennent du poil de la bête au fur et à mesure du débat car ils se rendent compte de leurs défauts, de leurs qualités : c'est une véritable formation pratique à la prise de parole. Par comparaison, vous avez peut-être appris à jouer d'un instrument au Conservatoire ou pris des cours d'art dramatique : cela se passe de la même façon. Vous allez devant votre piano, vous jouez votre morceau et on voit si vous avez travaillé ou pas, comment vous vous exprimez. C'est pareil pour le débat réglé : on va voir si vous avez travaillé le sujet ou pas, si vous avez travaillé

la prise de parole. Il y a donc vraiment une mise en pratique, c'est ce qui fait que cela leur plaît.

MICHEL PIQUEMAL : J'aimerais réagir profondément sur deux points. D'abord, cela me fait un peu peur, ce vous dites. J'ai l'impression de voir l'Éducation nationale et son rouleau compresseur. Je connais des dizaines de personnes qui font des ateliers philosophiques, il n'y en a aucun qui les fait comme vous dites, avec cette gangue très formatée. Il y en a qui utilisent certaines choses, d'autres non ; le bâton de parole, certains l'utilisent, d'autres pas, qui mettent en rond ou non ; il y a mille façons de faire un débat philosophique en fonction de ce que l'on est soi-même, de sa personnalité. J'ai vu des choses très différentes et qui fonctionnent, donc attention à ne pas formater.

Ensuite, quand vous mélangez philosophie et citoyenneté, cela me fait très, très peur. Si l'on fait un débat sur la violence et que l'on a pour but de leur faire dire que la violence, ce n'est « pas bien », ça, pour moi, ce n'est pas de la philosophie : on est ailleurs. Appelez-le comme vous voulez, morale citoyenne, morale républicaine, mais on n'est pas dans de la philosophie. La philosophie, c'est une chose et l'enseignement de la citoyenneté, que je respecte, cela n'a rien à voir.

KARINE PAPILLAUD : Alors, comme nous sommes en plein débat réglé, Oscar Brenifier ?

OSCAR BRENIFIER : Je dois vieillir mais je suis d'accord avec Michel Piquemal. Dans la formation de l'enseignant, il y a un véritable problème. Ayant travaillé à l'étranger, en Scandinavie notamment, où il y a une vraie tradition de l'oral, ceci étant plus récent pour la France qui a plutôt une tradition de l'écrit, il y a une joyeuse confusion qui s'installe. Je comprends, Françoise, que votre discours puisse paraître confus à Michel. Quand j'ai fait ce livre sur la pratique et l'enseignement de la philosophie à l'école primaire, j'ai tenté de distinguer les types de discussion. Ce n'est pas parce que c'est de l'oral que c'est la même chose.

Je vais vous donner les types que j'ai identifiés. Il y a le « quoi de neuf ? ». Pour ceux qui ne connaissent pas, c'est, en gros, les enfants qui viennent le lundi matin et disent ce qui les préoccupe. Le conseil de classe où l'on se dit « il y a un problème » et l'on règle ce problème.

Il y a le débat d'opinion : « Je pense que. » Il y a le bouillonnement d'idées, une sorte de *brainstorming*, il y a aussi l'exercice oral « as-tu appris ta leçon ? ». Il y a également le débat argumentatif et la décision formalisée qui, pour moi, commence à être philosophique. Bizarrement, quand vous apprenez la philosophie, vous apprenez des doctrines. Comment la pensée s'organise, comment elle se construit, ce sont les enjeux « méta ». C'est donc là qu'il ne faut pas confondre les types d'exercices oraux. L'oral a un statut très nouveau. Les inspecteurs avec qui je discute me disent qu'ils n'ont jamais vu d'enseignants proposer des débats réglés. C'est donc dans les textes, mais cela n'existe pas vraiment.

KARINE PAPILLAUD : Françoise, vous allez répondre. Mais ici, l'enjeu est-il le questionnement philosophique ou bien l'initiation à la citoyenneté ?

FRANÇOISE WERCKMANN : Je vais répondre rapidement sur le formatage. Il n'y a pas de formatage, j'ai peut-être été un peu trop passionnée par rapport au protocole que je connais mais il y en a plein d'autres, celui de Philippe Breton, celui de Manin, etc. On peut faire autre chose que le bâton de parole, mais je voulais simplement donner des exemples. Il n'est pas question de formatage, ni de dire « c'est bien » ou « c'est mal ». Ce que je retiens de ce que vient de dire Oscar Brenifier, c'est l'objectif de « méta-communication », c'est « la petite conversation avec soi-même », comme le dit Paul Ricoeur. C'est une méthodologie qui vaut ce qu'elle vaut, elle n'est pas à vendre.

Dans notre groupe de recherche, on a repris les travaux de François Galichet, philosophe qui faisait des débats réglés, et puis on s'est orienté vers les règles de vie, l'éducation à la citoyenneté, mais c'est vraiment un grand mot - il ne faut pas le prendre d'une façon trop formelle. Il y a un aspect éducatif, mais sans prétention.

KARINE PAPILLAUD : Est-ce qu'apprendre à penser n'est pas, de toute façon, vivre ensemble et donc une question de citoyenneté ?

FRANÇOISE WERCKMANN : Bien sûr, on touche à ces questions.

MICHEL PIQUEMAL : Ce qui me fait peur, ce sont les enseignants qui veulent faire dire aux enfants, car cela ne sert à rien. À ce moment-là, il vaut mieux faire une leçon de citoyenneté mais il n'y a pas besoin de débat pour dire aux enfants de ne pas être violents, etc. C'est le défaut de notre génération, elle ne veut pas transmettre, elle ne veut être à parité.

KARINE PAPILLAUD : Vous avez une démarche qui est originale et qui passe essentiellement par la fiction. Mais avant que vous nous parliez de cela, je voudrais donner la parole à René Eggenschwiller.

RENE EGGENSCHWILLER : Je sais que l'on attend des enfants qu'ils soient sages et je crois que la philosophie, c'est l'amour de la sagesse. Mais cela ne doit pas être conçu comme quelque chose qui règle des problèmes collectifs dans une école. La philosophie, c'est un savoir négatif, par définition quelque chose qui dérange, de très personnel, et peut-être que l'on confond ce qui est de l'ordre de la rhétorique avec ce qui est de l'ordre de la pensée.

On ne pense que par soi-même et la pensée est une aventure personnelle, mais elle n'est pas forcément spontanée car il n'y a pas de philosophie sans philosophe. La

question que je vous pose est donc : « Quelle place fait-on aux auteurs ? » Là, on a l'impression que la philosophie est un corpus de concepts que l'on va expliquer aux gens mais que les philosophes eux-mêmes ne sont pas d'accord avec ces concepts. Je n'ai pas d'*a priori* et l'on peut peut-être commencer la philosophie enfant, à l'âge de raison, mais je ne conçois pas un apprentissage de la pensée sans penseurs. C'est une médiation indispensable. La philosophie sert à beaucoup de choses, à analyser, à argumenter, mais ce n'est pas la finalité. C'est un apprentissage difficile, avec une certaine rigueur, qui suppose une continuité dans l'action. On sait que les enfants, on le voit dans les loisirs, se lassent, alors que l'apprentissage de la pensée nécessite un certain exercice qui doit perdurer dans le temps. Alors comment ces choses s'organisent-elles ?

OSCAR BRENIFIER : Pourquoi philosopher effraie, y compris chez les enseignants ? Parce qu'il y a une dimension paradoxale. Qu'est-ce qu'un auteur ? Étymologiquement, celui qui a l'autorité, et donc quand on étudie la philosophie, on étudie des auteurs, qui sont des auteurs de référence. Lorsqu'on formule un discours philosophique, on se justifie avec des arguments mais aussi par rapport à des auteurs. Descartes nous dit de penser par nous-mêmes, mais on demande toujours à l'étudiant des références. Tout va bien s'il pense « par lui-même en citant des auteurs ». C'est le paradoxe philosophique. On ne peut pas dire « les philosophes pensent que » ou « la philosophie dit que », cela n'a pas de sens. C'est là que l'enseignant panique car il n'y a pas de livre pour lui dire que un plus un font deux, etc. Il y a là un changement de paradigme. Comment tracer un chemin ? On oscille entre l'objectivité et la subjectivité. C'est la difficulté mais aussi, pour moi, l'intérêt de la philosophie. Cela exige de produire des hypothèses, de les examiner, et en les examinant, de produire des concepts qui nous permettent de critiquer et d'évaluer ces concepts.

KARINE PAPILLAUD : Alors, revenons dans nos classes, justement par rapport à cela.

MICHEL PIQUEMAL : Je vais un peu dans son sens, c'est-à-dire que je ne comprends pas le corps enseignant qui s'est toujours opposé à la philosophie avant la terminale. Je trouve cela absurde. On ne peut pas tout traiter en une année. Si l'on commençait au collège, cela permettrait des débats philosophiques en terminale qui seraient d'une plus grande qualité. En terminale, on a juste le temps de faire de l'histoire de la philosophie et l'on ne philosophe jamais. Avec des enfants de CE2, on s'aperçoit qu'ils retrouvent des idées d'auteurs.

KARINE PAPILLAUD : Alors concrètement, comment les enseignants ou les parents peuvent-ils organiser un questionnement philosophique, avec quels outils ?

MICHEL PIQUEMAL : On demande beaucoup de choses aux enseignants. J'ai donc pensé qu'il faudrait des outils pour cette matière supplémentaire et que les histoires pouvaient être de très bons vecteurs pour démarrer une discussion philosophique. C'est plus simple de démarrer avec une fable comme « Le chien et le loup » pour parler de liberté. Il y a d'autres outils comme les goûters philo, qui permettent à tout le monde de penser sans avoir peur, sans se dire « je ne suis pas philosophe ». L'Université a confisqué de manière anthropophage la philosophie pour en faire quelque chose de réservé à une élite. La philo est normalement pour tout le monde.

KARINE PAPILLAUD : Ce n'est pas évident. Quand vous dites « tout le monde réfléchit », « tout le monde a des opinions », cela nécessite un *process*.

MICHEL PIQUEMAL : Dans les ateliers, on oblige l'enfant à argumenter, à sortir de l'opinion, à ne pas simplement penser comme ses parents. Le déclic de la pensée personnelle est aussi fort que celui de la lecture.

OSCAR BRENIFIER : Je voudrais vous montrer deux exemples concrets. Qu'a fait Michel Piquemal ? Il a pris une histoire de Socrate appelée « Les trois tamis ». Quand je suis avec des enseignants, je m'en sers beaucoup. Le principe est le suivant : avant de parler, on passe la parole au tamis, comme le chercheur d'or, et on se demande d'abord si c'est intéressant, ensuite si c'est utile, puis si c'est urgent. Si l'on passe les trois tamis, exprimez-vous ; si cette parole résiste à l'un des tamis, ne dites rien.

Voici un autre exemple : quand on apprend la philosophie, on apprend des hypothèses et non pas une seule hypothèse ou une seule réponse. La question du respect, ou « faut-il toujours attendre d'être respecté pour respecter », sachant que chacun peut avoir une idée différente du respect, implique des réponses multiples. Je suis pour une sorte de corpus philosophique « enfant ». On lui présente les hypothèses de manière simple et après on lui montre les problèmes que posent ces hypothèses. Ce n'est pas parce qu'on veut l'enfant à penser par lui-même qu'il doit échapper à la tradition et à la culture. C'est le défi.

FRANÇOISE WERCKMANN : Je pense que le débat est le contraire du travail sur les auteurs ; c'est un espace à part où l'on produit autre chose que des connaissances mais où l'on se situe par rapport à des connaissances. En CM2, j'ai pris comme point de départ *Astrapi* pour parler du respect. Ils ont essayé de se situer par rapport à cela, pour voir comment ils pensaient, comment pensaient les autres. Ils relativisent par ce biais leur propre opinion, ils découvrent des savoirs et petit à petit, ils cheminent dans cette idée du respect. Ce n'est pas un cours, on transmet un savoir en tant qu'enseignant, mais on ne donne pas de conclusion.

RENE EGGENSCHWILLER : Je voudrais manifester un esprit critique. On a l'impression qu'on est dans un état linéaire ; mais un enfant change, il devient un adolescent, puis un adulte et ce qui a été pensé enfant est de l'ordre du devenir. On appelle *pensant* ce qui n'est peut-être que « bien pensant », mais l'adolescent va préférer les idées dérangeantes, et donc balayer ses idées d'enfant, puis l'adulte qu'il deviendra balayera les précédentes. Ce qui est passionnant, c'est de donner envie de réfléchir sans donner forcément des contenus de savoir.

KARINE PAPILLAUD : Une structure de pensée alors ?

RENE EGGENSCHWILLER : J'appellerais cela plutôt l'esprit critique.

FRANÇOISE WERCKMANN : Je suis tout à fait d'accord avec mon voisin. Je suis passionnée, c'est vrai, et c'est bien de faire ces débats une fois par semaine ou tous les quinze jours, mais on ne va pas le faire vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est d'abord de l'éveil et une façon de développer l'esprit critique, cela permet de travailler sur des questions. Oscar est venu hier dans l'une de mes classes de BTS, il les a fait travailler sur un thème et ça les a véritablement interpellés, ça les a « déçassés ». Ils se sont rendu compte qu'ils avaient des problèmes d'écoute, qu'ils confondaient sujet et méthodologie. Donc de temps en temps, mettre des choses à plat de façon organisée est très bénéfique.

KARINE PAPILLAUD : Je vous pose à tous une question béotienne. Cela fait dix ans que le questionnement philosophique est abordé à l'école, mais au fond, à quoi cela sert ?

OSCAR BRENIFIER : C'est simplement le plaisir de penser et de se découvrir des muscles comme à la gymnastique. Cela peut faire mal mais on se rend compte que ça existe, content ou pas. C'est le choix.

KARINE PAPILLAUD : Finalement, c'est de l'entraînement du sens critique, pour apprendre à discriminer, à faire soi-même des choix et à devenir en quelque sorte citoyen ?

MICHEL PIQUEMAL : On a tous une idéologie ; la mienne, c'est que les enfants de demain s'interrogent, réfléchissent. La société de consommation est terrifiante, elle détruit la pensée symbolique. Et les enfants n'ont plus cette pensée symbolique alors qu'ils devraient l'avoir, ça ne devrait pas leur faire « mal ». J'ai toujours en tête la phrase d'Alain : « Penser, c'est dire non. » C'est toujours une révolte face aux opinions. Quand je demande aux enfants s'ils sont libres, ils me répondent que oui, alors je leur demande si étant nés en Chine, ils auraient les mêmes pensées. Ils me répondent « non », alors je leur dis qu'ils n'ont pas la

liberté de penser comme un Chinois. *Idem* pour la religion suivant le lieu de naissance. Il faut leur faire prendre conscience qu'ils sont les jouets d'une société et qu'ils doivent prendre du recul ; leur proposer de s'interroger constamment, d'interroger leur civilisation, d'accord ou non.

RENE EGGENSCHWILLER : Nous sommes tous certainement d'accord ici pour dire qu'il n'y a pas d'utilité ou de finalité à la pensée ; elle se justifie pour elle-même. Mais on doit rappeler que la philosophie a commencé avant nous et penser d'une façon formelle, c'est faire partie d'une humanité. C'est avoir envie de transmettre. Le travail de la pensée doit être sollicité, il ne se fait pas sans les hommes, cela pose donc la question de la qualité de l'intervenant, de la formation et de l'apprentissage. Parler à des enfants et parler à des adultes, ce n'est pas la même chose.

MICHEL PIQUEMAL : Il y a beaucoup de sites de formation sur Internet, notamment celui d'Oscar ou bien encore celui de Michel Tozzi, l'un des papes de la philosophie à l'école.

KARINE PAPILLAUD : Françoise, vous vouliez dire quelque chose ?

FRANÇOISE WERCKMANN : Pour rebondir sur Michel Tozzi, qui est un de mes maîtres. Nous avons beaucoup travaillé ensemble sur le débat à visée démocratique, l'éducation à la citoyenneté, étant moi-même de formation juridique et sciences de l'éducation. Alors, pourquoi débattre ? Cela sert à se faire soi-même dans le temps, c'est-à-dire : d'où je viens, qui je suis et où je vais. Et là où je vais, je n'y vais pas seul, d'où la visée forcément Politique, avec un grand « P ».

OSCAR BRENIFIER : Je crois que philosopher, c'est aussi se défaire instantanément.

KARINE PAPILLAUD : Qu'est-ce que cela veut dire ?

OSCAR BRENIFIER : Le maître chinois arrive le matin en disant à ses élèves : « Quel est le son que fait une seule main qui applaudit ? » Puis il s'en va, il a fini sa journée, laissant les élèves se débrouiller. Je fais la même chose. Je dis que philosopher, c'est aussi se défaire instantanément. J'ai écrit un ouvrage au Seuil, *Questions de philo entre ados* : ce n'est que ça. On prend un mot, sa définition, puis on pose une question.

KARINE PAPILLAUD : Avez-vous des questions à poser ?

UN AUDITEUR : Je trouve le débat très riche. Je crois qu'il y a *des* philosophies. On parle beaucoup, dans la postmodernité, de la déconstruction de la philosophie. Je

crois qu'elle a le même chemin à faire que beaucoup de disciplines, c'est-à-dire découvrir qu'elle est humble et multiple. Et puis, à chaque âge correspondent des philosophes et des philosophies. Je crois que si vous cherchez, dans l'Éducation nationale, à élever quelqu'un dans la philosophie pour en faire un citoyen, c'est la catastrophe. Platon a viré tous les poètes de la Cité. Ce n'était pas une référence en matière de droits de l'homme. La philosophie est simplement une richesse qui vous accompagne tout au long de votre vie.

KARINE PAPILLAUD : Oscar, vous voulez réagir ?

OSCAR BRENIFIER : Les époques ont leurs présupposés. Si vous étiez philosophe au XIX^e siècle, vous inviteriez les personnes à réfléchir sur la légitimité de l'activité corporelle ou sexuelle parce qu'elle était taboue. Or ici, dans cette discussion sur le choix, il y a une tendance de l'époque à refuser l'exclusif pour faire toujours de l'inclusif. Et le défi, c'est que la logique n'est pas d'époque, elle nous oblige à lâcher prise, à faire un deuil par le choix et l'enfant qui le fait pour sa peluche le fera beaucoup plus facilement que l'adulte.

MICHEL PIQUEMAL : La philo, c'est aussi aller vers la raison, la rationalité, et cette époque voit le retour de l'irrationnel, de la superstition, choses qui me font peur. On peut voir et redouter pour le XXI^e siècle une poussée des fanatismes, des fanatismes religieux. Il y a une déréalisation des enfants, y compris dans leurs lectures, avec l'*Heroic fantasy* par exemple.

KARINE PAPILLAUD : Une dernière question ?

UNE AUDITRICE : Que fait-on avec des classes de L.E.P (lycée d'enseignement professionnel) et des adolescents qui vous disent « Madame, ça me saoule » ?

MICHEL PIQUEMAL : Les expériences que j'ai eues dans ces classes ont donné lieu aux débats les plus extraordinaires. Dans ces classes « poubelles », ils sont très fiers de pouvoir dire qu'ils sont capables de penser. Ils me disent que c'est la première fois qu'on leur demande leur avis, qu'on leur demande ce qu'ils pensent.

OSCAR BRENIFIER : Quelle est la réaction typique de l'enseignant quand l'étudiant lui dit « ça me saoule » ? Soit il prend un congé maladie, ou bien, s'il est zélé, et plein de conscience professionnelle, il va lui expliquer pourquoi c'est important. Cela, pour moi, c'est la catastrophe. Je marquerai au tableau « ça me saoule » et je lui dirais : « Qu'est que "ça" ? », pour prendre au vol ce qui est dans l'instant présent. Ensuite, lui demander ce qui ne le saoule pas. Le problème, c'est que l'enseignant a un programme et toutes ces choses font obstacle à ce programme, donc il ne les fait pas. Il est pourtant obligé de prendre l'étudiant en charge, mais il n'est pas

formé pour cela. C'est le défi du philosophe : ce n'est pas uniquement un moment, c'est une approche autant pédagogique qu'existentielle.

KARINE PAPILLAUD : Merci à vous tous.